



« UN JOUR, IL SE DEMANDA QUI C'ÉTAIT... »

Intervention de Davide Proserpi et Julián Carrón lors de la Journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL en Lombardie à Rho-Però, le 25 septembre 2010.

JULIÁN CARRÓN

Au début de cette année, demandons à l'Esprit Saint le don de la sagesse pour que nous puissions comprendre le problème le plus important de tous – le sens de la vie – et pour que nous devenions vraiment disposés à poursuivre la modalité par laquelle le Mystère nous a touchés et continue à nous atteindre maintenant. *Viens, Esprit Saint !*

Je vous salue, vous tous ici présents ainsi que tous les amis qui sont reliés par satellite dans plusieurs villes d'Italie et à l'étranger. Je vous lis le télégramme que nous avons envoyé au pape : *Sainteté, cinquante mille adultes et étudiants universitaires de Communion et Libération réunis à Milan et en liaison depuis des dizaines de villes d'Italie et de l'étranger pour la Journée de début d'année, sont reconnaissants pour la beauté de votre voyage au Royaume-Uni et désirent mettre leur personnes entre vos mains pour être, comme Votre Sainteté, au service d'un Autre, afin de rendre l'annonce de Jésus Christ accessible à leurs frères humains. Dans une société indifférente et hostile à la foi, en approfondissant le charisme de don Giussani, nous confirmons l'engagement à être transparents au Christ ressuscité, réponse exhaustive aux exigences du cœur de chacun.*

DAVIDE PROSPERI

Puisqu'il m'incombe de mettre en évidence le chemin parcouru pendant l'année écoulée, je cite quelques lignes de don Giussani tirées du livre *Le chemin vers la vérité est une expérience* ; elles résument de manière efficace ce que nous avons vécu : « Le christianisme ne naît pas comme fruit de notre culture ou comme découverte de notre intelligence, le christianisme ne se communique pas au monde comme fruit de la modernité ou de l'efficacité de nos initiatives. Le christianisme naît et se répand dans le monde grâce à la présence de la puissance de Dieu : *Deus, in nomine Tuo salvum me fac*. Cette puissance de Dieu se révèle dans des faits, des événements qui constituent une réalité nouvelle dans le monde, une réalité vivante, en mouvement, et donc une histoire exceptionnelle et imprévisible dans l'histoire des hommes et des choses »¹.

Ceci nous aide aussi à comprendre la tâche d'une présence chrétienne dans la société. Nous venons de l'entendre, il ne s'agit pas avant tout de notre sagesse ou du fruit de nos initiatives dont nous pouvons nous féliciter quand cette Présence est reconnue, ou au contraire voler à son secours quand elle est attaquée. Car s'il en était ainsi nous ne serions plus capables de nous étonner de rien, tout serait déjà codifié, déjà su. Au contraire, nous l'avons entendu, la puissance de Dieu se révèle dans des faits, des événements qui constituent une réalité nouvelle dans le monde.

Aujourd'hui, nous voulons donc nous dire que pendant cette année nous avons été témoins et acteurs des

événements ; certains événements plus évidents ont impliqué tout le mouvement, d'autres font partie de notre expérience individuelle. Je rappelle en particulier le geste de Rome, le 16 mai, avec le pape pour lequel, pendant les semaines précédentes déjà, nous avons été aidés à porter un jugement différent, pas idéologique, sur la signification de ce geste, au point que beaucoup d'entre nous, déjà pris par d'autres engagements, ont décidé au dernier moment de venir à Rome malgré les obstacles et les empêchements.

Nous nous rappelons tous que ce qui nous a aidés à faire ce changement malgré les décisions prises sont les paroles de Carrón : « Nous n'allons pas à Rome pour défendre le pape, mais pour reconnaître et affirmer le rocher sur lequel nous sommes ancrés dans ce moment d'épreuve pour l'Église ». C'est ce qui a modifié le regard sur ce que nous étions en train d'accomplir en introduisant une position humaine nouvelle, offensive, qui entre dans les choses de façon désarmée pour connaître, pour comprendre davantage. Cela fut sans nul doute un des effets imprévus de l'école de communauté de cette année. Et l'école de communauté de Carrón (que tous ceux qui le désiraient ont pu suivre) est certainement le point qui nous a tous atteints, en nous montrant cette méthode en action.

Un reflet de cette positivité devant la réalité rencontrée, nous l'avons vu au Meeting. Pensons à ce que signifient les nombreux témoignages dans tous les domaines, que je ne cite pas ici pour faire bref mais que vous pouvez trouver sur le numéro de *Traces* de ce mois. En résumé, nous pouvons dire que l'espérance qui découle de l'expérience chrétienne rend capables de manière surprenante – et je dirais même inattendue – d'affronter les conditions, et peut-être même les conditions les plus difficiles, en faisant l'expérience d'une intelligence dans les initiatives et en même temps d'une plénitude de joie qui n'a pas besoin de réduire la dimension dramatique de ce qu'on est en train de vivre, contrairement à ce qu'on est souvent poussé à faire, pour ne pas céder au désespoir.

Alors on peut se demander : d'où vient tout cela ? Qu'y a-t-il là-dessous ? Il y a un mois à La Thuile, au cours de l'Assemblée Internationale des Responsables de Communion et Libération, Carrón, citant don Giussani, a dit : « La réalité ne doit pas être archivée sous prétexte que nous, après la rencontre du Christ, nous savons déjà, nous avons tout. Nous avons tout, mais ce qu'est ce tout, c'est-à-dire ce qu'est le Christ, nous le comprenons dans le choc, mieux, dans la rencontre avec les circonstances, les personnes, les événements »².

Un autre moment fondamental, que nous ne devons absolument pas oublier, en est un exemple extraordinaire : l'article de Carrón sur *La Repubblica*, publié suite à la tempête qui a investi l'Église ces derniers mois au sujet de ➤

» la pédophilie. Face à la grande contradiction que l'on vit (mais c'est vrai pour toute contradiction, c'est vrai pour la douleur en soi) s'impose en nous un besoin insatiable de justice et de vérité, et rien ne peut guérir la blessure qui s'est ouverte, rien de ce que nous pouvons faire, parce que la justice que chacun de nous attend ne se réduit pas au fait qu'on nous restitue ce qui nous a été enlevé, ce en quoi nous avons placé notre espérance, nos attentes. La justice pour laquelle nous sommes faits va bien au-delà et ne se contente pas de ce qui nous revient, nous attendons vraiment davantage, une surabondance. Il y a un épisode qui remonte aux premiers temps de Mère Teresa à Calcutta et qui est très significatif de ce que je veux dire : la jeune sœur découvre un pauvre moribond abandonné au milieu de la rue et elle l'accueille chez elle, le soigne et prend soin de lui. Peu de temps après l'homme mourut, mais avant de mourir il prononça ces mots : « Toute ma vie j'ai vécu comme un chien et je meurs comme un roi ».

Mère Teresa n'avait probablement pas fait plus que ce qu'une infirmière pleine de compassion aurait pu faire dans une situation semblable, et pourtant il a dit ces mots. Qu'avait-il vu ? Que pouvait-il avoir vu et qu'il avait attendu toute sa vie ? Dans le regard de Mère Teresa brillait le regard du Christ, dans sa voix vibrait la voix du Christ. Voilà ce qu'il avait attendu toute sa vie : de rencontrer ce regard. Et à La Thuile, Carrón poursuivait : « La vérité n'est pas quelque chose d'abstrait, mais c'est cet Amour qui s'est penché sur notre néant, [...] cette émotion pour notre néant. Voilà notre responsabilité : convertir le moi à l'Événement présent, c'est-à-dire à cet Amour qui s'est penché sur moi »³.

Sur la Place Saint-Pierre, le pape nous a lui aussi invités à nous confier à ce regard. Le mot qui domine la préoccupation de celui qui conduit l'Église est le mot « conversion » ; le pape l'a répété encore la semaine dernière lors de sa visite historique à Londres pour la béatification du cardinal Newman : « Newman nous enseigne que, si nous avons accepté la vérité du Christ et lui avons donné notre vie, il ne peut y avoir de différence entre ce que nous croyons et notre manière de vivre. Toutes nos pensées, nos paroles et nos actions doivent être pour la gloire de Dieu et pour l'avènement de son Royaume »⁴.

En introduction à cette nouvelle année, nous te demandons donc quelle est cette conversion à laquelle nous sommes invités, cette conversion du moi à l'événement présent ?

JULIÁN CARRÓN

1. L'humanité naît de la foi

Nous célébrons cette Journée de début d'année sous l'impression qu'ont laissée en nous les gestes de cet été : outre ceux qui ont déjà été mentionnés par Davide, je pense aux vacances de nos communautés, au Meeting, à

l'Assemblée internationale, aux équipes du CLU ou du CLE et enfin au voyage du pape en Grande-Bretagne. Ce que lui-même a souligné lors de cette visite nous fait comprendre quels sont les défis que notre foi doit relever aujourd'hui. Une confrontation avec ce qu'il a dit nous aide à contextualiser la portée du parcours que nous faisons et nous offre plus de raisons encore pour le faire.

Comme chacun sait, le pape s'est rendu dans un des pays les plus sécularisés du monde et il nous a témoigné ce qu'est une présence. Le pape était bien conscient de la portée de ce voyage ; il l'a répété cette semaine en évoquant ses étapes : « En m'adressant aux citoyens de ce pays, carrefour de la culture et de l'économie mondiale, j'ai gardé à l'esprit tout l'Occident, en dialoguant avec les raisons de cette civilisation et en communiquant l'éternelle nouveauté de l'Évangile, dont celle-ci est imprégnée »⁵. Pour montrer ce qu'est cette nouveauté dans un tel contexte, le pape s'est servi de la figure de Newman dont la béatification était le motif premier de ce voyage.

« Newman, selon son propre récit, fait remonter l'histoire de sa vie entière à une forte expérience de conversion qu'il a faite quand il était jeune homme. Il s'agit d'une expérience immédiate de la vérité de la Parole de Dieu, de la réalité objective de la Révélation chrétienne telle qu'elle a été transmise dans l'Église. C'est cette expérience, à la fois religieuse et intellectuelle, qui devait inspirer sa vocation à devenir un ministre de l'Évangile, lui donner de discerner la source de l'enseignement magistériel dans l'Église de Dieu, et stimuler son zèle pour un renouveau de la vie ecclésiale dans la fidélité à la tradition apostolique. À la fin de sa vie, Newman a pu décrire l'œuvre de sa vie comme une lutte contre la tendance croissante, qui se répandait alors, à considérer la religion comme une affaire purement privée et subjective, comme une question d'opinion personnelle. C'est la première leçon que nous pouvons tirer de sa vie : de nos jours, là où un relativisme intellectuel et moral menace de saper les fondements mêmes de notre société, Newman nous rappelle que, en tant qu'hommes et femmes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous sommes faits pour connaître la vérité, pour trouver dans cette vérité notre ultime liberté et l'accomplissement de nos aspirations humaines les plus profondes. En un mot, nous avons été destinés à connaître le Christ, qui est lui-même "le chemin, la vérité, et la vie" (Jn 14, 6)⁶ ». En fait, si la religion est un fait purement privé et subjectif, une question d'opinion personnelle, la conséquence est évidente : le relativisme. Le relativisme est la disparition de la faculté humaine de connaître la vérité, de trouver en elle la liberté définitive et l'accomplissement des aspirations humaines les plus profondes, c'est-à-dire de trouver une réponse exhaustive à ses exigences. Si l'homme ne trouve

pas ce qui répond à cette exigence, à cette aspiration, tout est relatif, discutable et rien n'est en mesure de saisir tout le moi. Mais le pape a dit : « À la multitude de fidèles, en particulier aux jeunes, j'ai voulu repropuler la figure lumineuse du cardinal Newman, intellectuel et croyant, dont le message spirituel peut être synthétisé dans le témoignage que la voie de la conscience n'est pas une fermeture à son propre "moi", mais est ouverture, conversion et obéissance à Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie »⁷.

À la lumière de cela on comprend la portée du parcours que nous sommes en train de faire pour sortir de la fracture entre savoir et croire qui relègue la foi à la sphère du subjectivisme, de l'opinion personnelle, parce que l'homme ne serait plus capable de connaître la vérité qui réalise la vie. Mais s'agit-il d'un problème qui n'intéresse que les intellectuels comme Newman ou nous concerne-t-il tous ?

C'est ici que l'appel à la conversion lancé avec insistance par le pape à toute l'Église acquiert toute son importance. Mais personne ne prendra vraiment au sérieux cet appel à la conversion s'il ne le sent pas comme étant pour lui, s'il n'en perçoit pas l'urgence. Ce que nous avons chanté peut nous aider à comprendre cette urgence : « C'était un homme méchant, méchant, méchant »⁸. Ici, le terme « méchant » a la signification d'immoral, mais pas dans le sens que nous lui donnons habituellement d'incohérence éthique, mais dans le sens plus profond de rapport inadéquat avec l'Être. Comme dit don Giussani : « Le mot "moral", ou "moralité", dans son sens le plus profond, substantiel, qui concerne la position de la personne face à l'Être, donc face à la vie, à l'existence comme origine, consistance, destin »⁹. La suite de la chanson confirme que c'est bien cette signification qui est utilisée ici : quand le méchant de la chanson se levait le matin il n'éprouvait pas de remords pour quelque chose de faux, non : « Quand il se levait le matin, tout lui pesait, à commencer par la lumière, et même le lait dans son café ». Nous pouvons avoir fait la rencontre du Christ et pourtant nous lever le matin et tout nous dérange, nous le savons bien. Mais cela n'arrête pas le Seigneur : « Le Seigneur du ciel lui envoyait des cadeaux si nombreux, et lui c'est à peine s'il les regardait, au contraire parfois il se lamentait ». Le résultat de cette incapacité à saisir la réalité comme elle est, c'est-à-dire comme un don, un cadeau, dans sa vérité (qui nous conduirait à être reconnaissants, à faire que domine la reconnaissance dès que nous ouvrons les yeux), nous empêche de faire l'expérience d'une vie accomplie.

« À la lumière de ce que dit le pape, on comprend la portée du parcours que nous sommes en train de faire pour sortir de la fracture entre savoir et croire qui relègue la foi à la sphère du subjectivisme, de l'opinion personnelle ».

Cela se voit dans le fait que la lamentation domine la perception ultime de soi. Il n'y a pas de saints, mes amis, la vie n'est épargnée à personne, même après la rencontre chrétienne. Si nous regardons loyalement, sans peur, notre expérience humaine, il est difficile de ne pas être émus lorsque nous chantons « I Wonder » : « Alors que je marche sous le ciel comme un vagabond mal dans sa peau, je peux sentir toute la stupeur, tout l'émerveillement devant le fait que Jésus est venu mourir pour ces pauvres gens affamés comme toi et moi »¹⁰. Rien ne peut te le faire sentir aussi pertinemment, maintenant, que le malaise que tu ressens, et l'incapacité à t'en sortir par toi-même. Ce malaise et cette lamentation peuvent être pour chacun de nous l'occasion de comprendre qui est le Christ, parce que « nous ne savons pas qui Il était »¹¹. Si cela ne se reproduit pas à nouveau maintenant nous ne savons pas qui est vraiment Jésus. Mais avec Lui, quand Lui se manifeste à nouveau, quand Il triomphe en nous de ce malaise, nous commençons à entrer dans le réel, dans la vérité du réel :

« Mais un jour il se demanda qui était celui qui lui donnait la vie, un jour il se demanda qui était celui qui lui donnait l'amour », autrement dit il commence à se rendre vraiment compte de qui lui donne la vie. Alors nous commençons à changer notre position face aux choses et nous voyons ce qu'auparavant nous ne voyions pas : « la

couleur du raisin ou l'enfant qui lui souriait ». Combien d'enfants aura-t-il vu sourire, mais il ne les voyait pas ! « Alors il mit une main sur son cœur et il pleura pendant toute une journée ou presque ». C'est cela qui permet au Seigneur de tout nous donner. « Et Dieu le vit et il sourit, il lui enleva sa douleur et puis il lui donna plus de vie encore, et il lui donna encore plus d'amour ». La conversion, mes amis, la conscience pleine de la réalité a un objectif clair : plus de vie, plus d'amour.

« Très cher Julián, c'est avec beaucoup de réticence – m'écrit quelqu'un – que j'ai décidé de t'écrire, mais l'insistance d'un ami est une bonne raison pour le faire. Ce qui caractérise ma vie est la demande, la demande que le Christ me communique sa nature. Depuis des mois je suis séparé de ma femme et je vis dans la douleur et la peine. Cette année, après quatre ans de distance à l'égard du mouvement, j'ai participé à nouveau aux vacances de la communauté parce que je désirais que mon fils puisse voir et participer à quelque chose de plus grand que lui, que moi et que les circonstances pénibles et douloureuses que nous sommes en train de vivre. Après deux jours de *stand-by*, pendant lesquels j'étais là comme un spectateur, »

» quelque chose s'est produit en moi. Je me suis heurté avec ma souffrance, mes angoisses, mon être réduit à rien, je me suis heurté à un fait, une étreinte qui a réveillé mon cœur. C'était le début d'une proposition pour ma vie qui s'adressait en premier lieu à mon cœur et qui a pris vie dans la compagnie autour de moi. Je me suis senti, de manière indigne, l'objet d'une miséricorde immense, je me suis senti ramené à la vie. La rencontre avec un ami, son regard, le regard plein de passion pour le quotidien dans les visages que j'avais autour de moi et qui regardaient chaque instant de la vie comme le don d'un Autre et qui n'avaient pas peur de leur cœur. Là j'ai compris que je ne savais rien de Jésus, que je n'avais rien compris de Jésus, même si j'avais guidé une communauté, même si j'avais connu Giussani. Je n'avais rien compris, et j'ai commencé à dire : « Jésus, moi je veux te connaître ». Pendant trop longtemps j'avais été dans le mouvement et dans l'Église en pensant savoir qui était Jésus, en regardant si les autres adhéraient à mon idée de Jésus et de la vie, ou même en vérifiant si Jésus était conforme à mon idée. Connaître cet ami, son regard sur moi, un inconnu, a agrandi la brèche qui s'était ouverte. Puis l'été est devenu le temps de la mémoire (combien de fois l'avais-je entendu dire par Giussani et j'avais essayé de le faire, échouant sans cesse sur mes limites) ; j'ai eu l'occasion de chercher ce regard et d'aller là où j'étais regardé ainsi, où je voyais que la réalité était regardée ainsi, et pour m'y plonger totalement. J'ai passé l'été sur la Riviera pour retrouver les amis et revoir ce regard ; j'ai beaucoup lu pour retrouver ce regard que je cherchais partout. C'est ainsi que la conception profonde que je suis un don à moi-même a commencé à se faire place en moi (voilà la conversion) : je suis moi-même un don et par conséquent ma vie doit être demandée si je veux respecter ma nature. Chaque jour je désire donc ce regard pour apprendre qui je suis et pour connaître la réalité de manière adéquate ; et j'ai commencé à regarder ainsi, je me suis surpris à tout regarder ainsi. Chaque jour ma demande devient disponibilité à la réalité, jusqu'au point de vouloir Le rencontrer quotidiennement dans les sacrements et la prière, fondements de mon être et de notre unité. Les problèmes n'ont pas disparu, l'angoisse revient toujours et la souffrance est parfois si forte qu'elle brûle dans ma chair, mais cela n'est pas une objection à la vérité de ce que j'ai vu, à la vérité de ce regard. Bien plus, dans la liberté (et dans les limites des mes capacités), la souffrance élargit ma demande ; c'est une étrange cohabitation entre douleur, joie et allégresse ! »

Examinons ce témoignage. Qu'est-ce qui triomphe du relativisme, de la réduction de la raison et de la liberté, qui empêche de connaître et d'adhérer à cette vérité qui nous donne plus de vie et plus d'amour ? Seule la

contemporanéité du Christ est capable d'aimer toute notre raison et toute notre affection, si elle trouve en nous cette disponibilité dont nous témoigne notre ami. Peu importe l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvons ou les années d'éloignement par rapport au mouvement.

Cette contemporanéité, cette puissance de Dieu se rend présente à travers des faits et des événements, ou des témoins comme ceux que nous avons entendus cet été. Mais le Seigneur continue à avoir pitié de notre néant et il nous a offert un autre témoin encore plus spectaculaire : le pape lui-même. Il a été témoin de cette victoire sur le relativisme non seulement dans ce qu'il a dit, mais dans ce dont il a témoigné, par sa prise de position. Le pape en effet n'a pas seulement défendu la vraie nature de l'homme face à toute réduction, mais il s'est adressé à chacun sans réduction, à ce qui est le plus original dans la personne, plus profond que toutes les incrustations culturelles, il s'est adressé au cœur en témoignant la passion que le Christ a pour l'homme aujourd'hui. « Au cours des quatre très belles journées intenses passées dans cette noble terre, j'ai eu la grande joie de parler au cœur des habitants du Royaume-Uni, et ceux-ci ont parlé au mien, en particulier à travers leur présence et le témoignage de leur foi. [...] Aux nombreux adolescents et jeunes, qui m'ont accueilli avec sympathie et enthousiasme, j'ai proposé de ne pas poursuivre des objectifs limités, en se contentant de choix faciles, mais de viser à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire la recherche du véritable bonheur, qui ne se trouve qu'en Dieu. [...] J'ai voulu m'adresser au cœur de tous les habitants du Royaume-Uni en n'excluant personne, et leur dire la réalité vraie sur l'homme, sur ses besoins les plus profonds, sur son destin ultime »¹².

De quoi le pape a-t-il donc été le témoin ? De ce que le Christ est capable d'accomplir dans un homme qui est disposé à se laisser engendrer par Lui. Le Christ, engendre une créature tellement nouvelle que tous restent sans voix. Cela se voit dans l'usage de la raison dont le pape a fait preuve, dans une intelligence de la foi qui devient intelligence du réel, dans la liberté de se présenter sans ambiguïté face au monde, dans une humilité désarmante qui fait que chacun reste bouche bée, dans l'enthousiasme ingénu d'un témoignage chaleureux, passionné et intelligent du Christ. Tous sont restés bouche bée en le regardant parler. Il suffit de lire les journaux anglais. J'en cite un, l'éditorial du *Telegraph* : « Quelqu'un s'est peut-être senti offensé par les paroles venues du Vatican au moment où celui-ci est en procès à cause des abus sexuels d'une petite minorité de son clergé. Mais nous sommes certains que plus nombreux sont ceux qui ont mis de côté les réserves qu'ils avaient à l'égard de l'Église pour reconnaître "qu'il a raison" »¹³.



Voilà l'humanité qui naît de la foi, une stature humaine capable d'apporter une contribution décisive à la vie des hommes. Qui de nous ne voudrait pas d'une telle humanité, capable de se faire entendre dans nos milieux professionnels, à l'université, dans la famille ou avec les amis, seul ou en groupe, avec cette intelligence et cette liberté, avec cette passion pour chacun ? Pour arriver à cela, mes amis, il faut suivre notre parcours parce que cette humanité ne devient pas nôtre d'une manière mécanique, il ne faut pas se faire d'illusions. Il faut un chemin de conversion, comparable au chemin de Newman, pour vaincre en nous l'influence du relativisme qui affaiblit la capacité de connaître la vérité, cette vérité qui nous donne plus de vie et d'amour.

2. Les trois réductions

Pour nous qui avons déjà rencontré l'événement chrétien, comment sommes-nous influencés par le relativisme, ce climat culturel qui empêche la réalisation de notre capacité à connaître la vérité de la réalité ? Une nouvelle fois, don Giussani se fait notre compagnon de route. Il a identifié trois réductions.

a) La première réduction c'est la prévalence de l'idéologie sur l'Événement : « Le rapport avec la réalité que l'homme vit du matin jusqu'au soir peut être une initiative continue, une tentative continue face à ce qui se produit, à ce que l'on expérimente, donc face à l'événement présent. Ou bien au contraire l'homme peut être mis en mouvement, il peut se laisser mettre en mouvement par quelque chose, il peut obéir à quelque chose qui ne naît pas de sa manière de réagir à ce qu'il rencontre, mais qui est issu de *préjugés*. C'est terrible ! Le point de départ du

chrétien c'est un Événement. Le point de départ de tout le reste de la pensée humaine c'est une certaine impression, une évaluation des choses, une certaine position que l'on adopte "avant" d'affronter les choses, surtout avant de les juger »¹⁴. Et cela en face des mêmes événements.

Écoutez ce que m'écrit l'un de vous : « Cher Julián, le chemin que tu nous fais parcourir se révèle toujours plus déterminant pour moi et pour de nombreux amis. L'école de communauté sur l'espérance¹⁵ a fait émerger de manière éclatante le problème : combien parmi nous n'étaient pas certains ? Même pour ceux qui étaient dans le mouvement depuis très longtemps, la vie s'appuyait en réalité sur autre chose et l'espérance effectivement vécue se limitait au fait que les circonstances soient favorables. Une chose importante a été de repenser à ma responsabilité (je dirige une école de communauté et je suis le prier d'un groupe de Fraternité) et je me suis rendu compte qu'il s'agit de beaucoup de "métier". Après tant d'années de mouvement, tu as toujours la belle réponse "correcte", la phrase juste, tu vas prendre une phrase dans un autre livre de Giussani, tu donnes d'autres exemples appropriés, l'ami plus grand te dit toujours quelque chose d'intéressant que tu rapportes fidèlement dans les réunions et tout cela te permet de soigner ton image. Mais j'apportais rarement une contribution tirée d'une expérience réelle vécue à la lumière de ce que nous étions en train de dire. J'étais le premier à ne pas entrer dans la réalité avec l'hypothèse qui nous était suggérée, et donc j'étais le premier à être bloqué par les circonstances. Face aux problèmes de la vie, me mettre devant les choses qui nous étaient dites m'irritait parfois parce que je voulais quelque chose qui règle mon problème, je n'étais »

» pas intéressé par quelque chose qui me mette dans la position juste ; paradoxalement, même les témoignages me dérangeaient parfois, ils augmentaient mon scepticisme, et je me disais dans ma barbe : « Ce qui leur arrive à eux ne m'arrivera jamais à moi ». Quelle grâce que j'aie pu me rendre compte de cela ! Les Exercices ont été une occasion de relance décisive, j'ai commencé à affronter la réalité en essayant d'être conscient du défi qui nous était lancé, et à ce sujet je te raconte un fait qui m'a marqué. Un ami affrontait la réalité du travail avec une superficialité telle qu'il me laissait abasourdi, risquant ainsi un emploi excellent. Et s'il l'avait perdu, sa nombreuse famille se serait trouvée plongée dans une situation dramatique ; il ne tenait pas compte du réel, mais il se laissait guider par le préjugé et l'idée du « ce qui me plaît ». J'étais très malheureux et je pensais : « Comment peut-on se comporter ainsi ? ». Or, réfléchissant à ce que voulait dire cette provocation, je me suis rendu compte que j'avais le même comportement à l'égard de la réalité et que le Mystère me corrigeait justement au travers de cette circonstance. De manière surprenante je me suis ému, je me suis senti aimé comme rarement je l'ai senti, et depuis lors une dynamique nouvelle s'est déclenchée dans ma vie : la réalité commence peu à peu à être le lieu où Quelqu'un, avec une majuscule, m'appelle et cela donne un goût inconnu auparavant. Auparavant il me semblait que rien ne se produisait dans mon quotidien. Maintenant, il se passe vraiment de tout, et même Tout avec la majuscule, les situations mêmes les plus lourdes commencent à être affrontées avec un élan, une légèreté, un désir d'aller au fond des choses qui est neuf. Il est évident que cette énergie ne vient pas de moi ! Quel étonnement et quelle émotion que de voir si clairement comment le Christ me fait changer ! Et qui, sinon Lui ? En d'autres occasions, j'aurais été sceptique (« Oui, maintenant c'est ainsi, mais après, tout redeviendra comme avant »), maintenant cela ne m'importe plus, de toute façon c'est Lui qui se débrouillera pour faire en sorte que je Le reconnaisse, en provoquant une nouvelle fois mon émotion. C'est uniquement mon refus, avec mon visage caché dans mes bras, qui peut empêcher ma renaissance ».

Cet ami nous témoigne, en positif, que sans que l'homme s'en aperçoive c'est comme si le jugement sur les choses était parasité par un discours déjà entendu (la parole correcte, la jolie réponse, le préjugé qui donne une belle prestance). Toute cette idéologie est beaucoup plus répandue qu'on ne le pense ! Alors que le christianisme est un événement : il est donc présent, et le point de départ du chrétien n'est pas l'idéologie ou le préjugé,

mais cet événement. Seule la reconnaissance de cet événement empêche d'être esclave d'une idéologie, qui est le développement logique du préjugé. La forme ultime de l'idéologie est la négation des faits qui rendent cet événement contemporain maintenant, en nous laissant en proie à l'interprétation : « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations »¹⁶. On a la chair de poule en pensant à quel carrefour nous nous trouvons.

Voyez ce que dit Giussani : « Sa présence est rendue visible, tangible et expérimentable par le fait qu'Il change la vie des gens qui sont dans la communauté, dans la compagnie. Pour cette raison, l'acuité avec laquelle on perçoit le témoignage de l'un ou de l'autre (même s'il n'est pas

« Le christianisme est un événement : il est donc présent, et le point de départ du chrétien n'est pas l'idéologie ou le préjugé, mais cet événement ».

un chef), l'intensité avec laquelle on perçoit un témoignage, même furtif, même très discret, présent parmi les membres de la communauté, est le signe le plus grandiose de l'honnêteté, et donc de la moralité d'une personne. À l'inverse, il n'y a pas de signe de malhonnêteté, et donc d'immoralité, plus grand que le fait, dans la compagnie, de noter surtout les défauts. *Similes cum similibus facillime congregantur*. On perçoit ce qui nous est semblable ; si en toi domine le mal (*méchant, méchant, méchant*), tu te lamenteras du mal ; si en toi domine la recherche de la vérité, tu découvriras ce qui est vrai »¹⁷. Voilà la dernière tentative pour éviter la conversion : nier l'existence des faits, des événements. Du moment que l'aveugle-né n'est pas guéri, les juifs ne doivent pas changer leur attitude, il leur suffit donc de nier ce fait et ainsi ils peuvent continuer à suivre leur chemin sans problème.

b) Voici la deuxième réduction : c'est la réduction du signe à une apparence. « Si l'homme cède à l'idéologie dominante, surgit de la mentalité commune, il se produit une lutte, une division, une séparation entre le signe et l'apparence ; il en résulte une *réduction du signe à une apparence*. Plus on est conscient de ce qu'est le signe, plus on comprend la souillure et le désastre que constitue la réduction d'un signe à une apparence. Le signe est l'expérience d'un facteur présent dans la réalité qui me renvoie à autre chose. Le signe est une réalité dont je fais l'expérience et dont le sens est une autre réalité ; il révèle son sens en me conduisant à une autre réalité. Il ne serait donc pas raisonnable, ni humain, d'épuiser l'expérience du signe en la réduisant à son aspect immédiatement perceptible, ou à une *apparence*. L'aspect immédiat de toute chose, son apparence, ne dit pas toute l'expérience que nous en avons parce qu'elle n'en dit pas la valeur de signe »¹⁸. Écoutez ce témoignage : « Ciao Julián, je désire te raconter un fait qui m'est arrivé cet été pendant la préparation du Meeting (je

travaille toujours à la mise en place des installations, partageant cette responsabilité avec les autres). Sans ce que tu nous as montré ces dernières années par ta manière de t'impliquer dans ce qui t'arrive et dans le travail d'école de communauté, ce fait aurait coulé sur moi comme de l'eau. Le fait en question est le suivant : un soir, après le travail à la Foire, nous sommes allés manger avec quelques amis de Crémone et de Milan. L'un d'eux me dit : "Il y a avec nous un jeune qui n'est pas du mouvement et je lui ai dit de venir lui aussi. Est-ce que cela pose un problème ?" – "Absolument pas", lui ai-je dit. Et ainsi le soir nous nous sommes retrouvés dans un petit restaurant sur la plage pour manger du poisson. Ce jeune est un ouvrier de 23 ans et, n'étant pas du mouvement, il ne savait pas ce qu'était le Meeting ni ce qui l'attendait. Tout à coup il intervient : "Pendant ces journées à la Foire, j'ai vu tout de suite quels sont les stands où vous travaillez vous, et ceux où travaillent les ouvriers des entreprises de montage". J'ai été tout de suite frappé par son intervention inattendue : il venait pour la première fois à la préparation du Meeting et il était dans la Foire depuis deux jours. Le lendemain, il a voulu à tout prix un prêtre pour se confesser (cela faisait six ans qu'il ne se confessait plus). Ce fait, la clarté du jugement qu'il avait donné tout d'un coup le soir précédent, et ce qui s'était produit le lendemain, m'a beaucoup interpellé et m'a jugé profondément. Je me suis demandé : mais qu'est-ce que Fabio a vu ? Exactement ce que voyaient mes yeux et les yeux de tous les autres en circulant dans la Foire, rien de plus et rien de moins, et personne ne lui a fait des discours ni des sermons. Mais alors comment se fait-il que la même chose (un chantier, le travail et les expositions terminées) a provoqué en lui ce sursaut du cœur alors que pour moi tout était normal, tout allait de soi ? Mais alors, pour reconnaître la grande Présence, le vrai problème n'est pas ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'avoir un fait sensationnel sous les yeux, mais tout dépend de ma façon d'affronter la réalité comme elle se présente à moi. Depuis ce moment-là, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder ce fait, et dès lors, tout a changé pour moi : les choses étaient les mêmes que les autres jours, mais rien n'était plus semblable, et quand le Meeting s'est terminé je suis retourné au travail, j'avais envie de recommencer à travailler parce que cela signifiait entrer dans la réalité avec ce regard désireux de découvrir comment j'allais être surpris par le Mystère, ce qui se serait produit pendant ma journée, non pas comme faits exceptionnels mais comme événements qui se seraient produits dans la normalité de mon travail. C'est ce que je désire le plus, parce que rien, vraiment rien n'est contre moi. Merci pour ta manière de nous mettre au défi en nous accompagnant de façon paternelle, mais sans rien nous épargner ».

Don Giussani l'explique très bien : « La grande tentation de l'homme c'est d'épuiser l'expérience du signe, d'une chose qui est un signe, en l'interprétant uniquement dans son aspect immédiatement perceptible. Ce n'est pas raisonnable, mais tous les hommes sont portés, suite au poids du péché originel qu'ils portent, à être victimes des apparences, de ce qui se voit, parce que c'est la forme apparemment la plus commode d'employer la raison. Un certain état d'esprit fait de même avec la réalité du monde et de l'existence (les circonstances, le rapport aux choses, une famille à fonder, les enfants à éduquer...) : on accuse le coup mais on bloque la capacité humaine à chercher une signification que le fait même de notre interaction avec la réalité exige de l'intelligence humaine. On bloque donc la capacité de l'intelligence humaine de se lancer à la recherche de la signification que notre rapport à la réalité sollicite de manière indéniable. Alors que l'intelligence humaine ne peut rencontrer une chose sans percevoir qu'elle est, en quelque sorte, signe d'une autre réalité, qu'elle reprend la suggestion d'une autre réalité. On peut trouver un écho de ces concepts dans une affirmation de Hanna Arendt : « L'idéologie n'est pas l'acception ingénue du visible, mais sa destitution, sa démolition intelligente ». L'idéologie est la destruction du visible, l'élimination du visible comme sens des choses qui se produisent. L'idéologie fait le vide dans ce qu'on voit, qu'on touche, et perçoit. De telle sorte qu'on a des rapports avec rien. Quand Sartre parle de ses mains (« Mes mains, que sont mes mains ? »), il les définit comme « la distance incommensurable qui me sépare du monde des objets et qui m'en sépare pour toujours » et il opère ainsi une destitution du visible, de l'aspect contingent. La destitution du contingent, c'est affirmer par exemple (don Giussani nous aide une fois de plus avec des exemples) que ce qui se passe, « se passe parce que ça se passe », évitant ainsi le choc et l'exigence de regarder le présent, un certain présent, dans son rapport avec la totalité »¹⁹. Ainsi nous ne devons plus changer, nous ne devons plus nous convertir. Je reste vraiment stupéfait devant certaines interprétations qui vident ce qui se passe parmi nous...

Don Giussani termine ce passage en nous mettant en garde au sujet de la lutte en cours derrière le décor : « La sensibilité dans la perception de toutes les choses comme signes du Mystère est la tranquille vérité de l'être humain [nous l'avons vu : le dernier venu est capable de le faire], la vérité tranquille de l'être humain. À cela s'oppose la tyrannie de celui qui détient le pouvoir, motivé par une idéologie qui nie cet intérêt de l'homme pour quelque chose »²⁰.

c) Et pourquoi cela se produit-il ? Troisième réduction : parce que, autre raison, nous réduisons le cœur au sentiment. « Nous prenons le sentiment au lieu du cœur comme moteur ultime, comme raison ultime de notre »

» agir. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que notre responsabilité est rendue vaine parce qu'on cède à un usage prévalent du sentiment par rapport au cœur, réduisant ainsi le concept de cœur à celui de sentiment. Au contraire, le cœur représente et agit comme facteur fondamental de la personnalité humaine ; mais pas le sentiment, car pris isolément, il fonctionne comme réactivité, au fond de manière animale. Pavese dit : "Je n'ai pas encore compris ce qu'est le tragique de l'existence [...] Et pourtant c'est clair : il faut vaincre l'abandon à la volupté et cesser de considérer les états d'âme comme une fin en soi". La dignité de l'état d'âme réside dans une tout autre fonction : c'est une condition que Dieu, le Créateur, nous impose à travers laquelle on est purifié. Alors que le cœur révèle l'unité entre sentiment et raison ; il implique une conception de la raison qui n'est pas bloquée, une raison selon toute l'amplitude de ses possibilités. La raison ne peut pas agir sans ce qu'on appelle l'affection. C'est le cœur, à la fois raison et affection, qui est la condition de l'expression saine de la raison. La condition pour que la raison soit raison est que l'affectivité l'investisse et mette ainsi tout l'homme en mouvement : raison et sentiment, raison et affection, voilà le cœur de l'homme »²¹.

3. La mémoire : victoire sur le relativisme

Cette observation de don Giussani peut nous aider à identifier le chemin de la victoire sur le relativisme, et c'est avec cela que je veux terminer. Quand nous surprenons-nous en train de faire passer l'événement avant l'idéologie, le signe avant l'apparence, le cœur avant le sentiment ? Pouvons-nous mettre devant nos yeux une image qui permette de le comprendre facilement ? Moi, comme vous, je suis entouré de témoignages, de faits exceptionnels qui me laissent stupéfait tant ils illustrent la contemporanéité du Christ. Mais je m'interroge : « Quand est-ce que ces faits m'ont porté à Le reconnaître ? ». Comprendre le critère que don Giussani nous offre pour l'identifier m'a été d'une grande aide : « Quand avons-nous pensé à Lui (au Christ) sérieusement, avec le cœur, le mois passé, durant les trois derniers mois, depuis octobre jusqu'à aujourd'hui ? Jamais. Nous n'avons pas pensé à Lui comme André et Jean pensaient à Lui tandis qu'ils Le regardaient parler. Si nous nous sommes posé des questions à son sujet, ce ne fut que par curiosité, pour l'analyse, pour l'exigence d'analyse, de recherche, d'éclaircissement. Mais penser à Lui comme un vrai amoureux pense à la personne dont il est amoureux (...), purement, de façon absolue et totalement détachée, comme pur désir de bien... au point que si l'autre ne le reconnaissait pas cela ne ferait qu'alimenter encore plus le désir de son bien ! »²².

On oppose ici deux manières de connaître : penser sérieusement à Lui, avec le cœur, signifie penser à lui

comme Jean et André pendant qu'ils le regardaient parler, totalement pris, aimantés par sa présence, où la raison, qui les aidait à entrer dans la profondeur du mystère de cette personne, était sauvée par l'affection. Quelle différence abyssale ! Qui connaît davantage : celui qui pense comme l'amoureux pense à la personne aimée ou celui qui analyse tout ? Comment aimerions-nous être regardés ? Qui saisiserait mieux la valeur de notre moi ? La vérification du fait que nous sommes sortis de cette réduction de nous-mêmes (raison et affection) et de la réalité est que nous avons surpris en nous cette expérience synthétique de Jean et André ; car c'est là, dans cette rencontre, qu'a eu lieu la première victoire sur le relativisme, et elle nous offre donc le critère pour la reconnaître toujours.

Qu'est-ce que don Giussani est en train de décrire par ces mots ? La mémoire : « Le christianisme est un événement, et par conséquent il est présent, il est présent maintenant, et sa caractéristique est qu'il est présent comme mémoire. Mais la mémoire chrétienne ne se confond pas avec le souvenir, bien plus, ce n'est pas le souvenir, mais c'est la manifestation de la Présence elle-même »²³. Le christianisme naît comme événement qui s'incarne dans le présent comme mémoire. La mémoire est le contenu de la conscience du chrétien. On le comprend bien en regardant Jean et André : ce qui dominait dans leurs yeux était le Christ, et pour cette raison la mémoire est la victoire sur le relativisme, car nous avons été pensés pour connaître le Christ. Ce qui nous manque, « l'essentiel de cette mémoire »²⁴, nous ne le voyons même pas du coin de l'œil, comme don Giussani nous le rappelle si souvent.

Quelle distance nous devons encore parcourir sur ce chemin de conversion pour que le Christ devienne familier, nous le voyons à partir des fois si rares où nous surprenons en nous l'expérience de Jean et André pendant qu'ils Le regardaient parler. Et je m'en rends compte quand par grâce j'ai été sauvé de moi-même, de la réduction dans laquelle je me trouvais. Cette semaine, cela m'est arrivé à plusieurs reprises quand je suis resté fasciné par quelque chose que je voyais à travers la personne qui me parlait. Je suis par exemple resté bouche bée quand une personne me racontait comment, au moment culminant de l'état amoureux, elle se surprenait à découvrir la force de la présence du Christ qui la bouleversait tout entière : cette personne est la première gagnante dans cette situation. Et cela me facilite la possibilité de faire maintenant l'expérience de Jean et d'André, à tel point que je me suis surpris le matin suivant, pendant l'oraison, à penser à ces personnes qui m'avaient arraché à ma réduction pour que je sois tout aimanté par sa présence.

Sans cet événement, la fracture entre savoir et croire ne peut pas être dépassée et le relativisme triomphe, parce qu'il



ne réussit pas à attirer, à aimer tout mon être. Cela nous dit encore quelle attention il faut porter au réel, combien nous devons demander le Christ : qu'il se rende charnellement présent. Nous pouvons réduire Jean et André à une évocation du passé et ne pas reconnaître en eux le critère qui juge notre expérience maintenant. Par sa lecture de cet épisode évangélique, don Giussani libère Jean et André d'une possible réduction sentimentale, et ils deviennent le critère permettant de reconnaître la victoire sur le relativisme. Et certains commencent à vivre ainsi : « Cher Julián, sois patient, mais parfois je ne réussis pas à faire autrement que t'écrire puisque je ne peux pas te parler personnellement. Quand j'ai rencontré mon ami qui venait de rentrer de la dernière Assemblée Internationale des Responsables, je crois que j'ai compris ce qu'ont vu la femme d'André et son frère Simon lorsqu'André est revenu chez lui après l'avoir rencontré. Je ne me rappelle pas un mot de ce que m'a raconté cet ami (aussi parce qu'il ne réussissait pas à trouver ses mots), mais j'ai vu ses yeux, j'ai vu son cœur et j'ai attendu avec impatience de recevoir par la poste le *Tracce* de septembre avec son précieux supplément. Ce soir seulement j'ai pu l'avoir dans les mains. À la page 8, je suis resté cloué sur place. Tu dis (en citant don Giussani) : « Quand avons-nous pensé sérieusement à lui, avec cœur, au cours du mois passé, pendant les trois derniers mois, entre octobre et aujourd'hui ? Jamais ! ». Pardonne-moi, mais ce qui m'est sorti tout droit du cœur était de dire : toujours ! Je ne pourrais pas respirer un seul jour si je ne le rencontrais pas ainsi. C'est ainsi, je ne peux plus vivre sans que chaque jour cela se répète de la même manière. Je te remercie de tout cœur parce que le travail fait avec toi cette année, en

te suivant de près jusqu'à t'entendre respirer physiquement, m'a rendu capable de ne jamais abandonner, d'affronter chaque circonstance de la vie, belle ou désagréable, positive ou négative, et à m'émouvoir seulement devant l'émerveillement suscité par une telle évidence, totalement offerte, totalement gratuite. Je veux dire que Lui est là et toujours là, Il est là dans la luminosité du soleil, Il est là dans la pluie insidieuse et Il est là dans l'obscurité totale d'une nuit noire, et Il est toujours relation vive et quand il n'y a plus de relation, des deux, ce n'est jamais Lui qui manque à l'appel ».

Quelle que soit la forme à travers laquelle cela se produit maintenant, la victoire sur le relativisme passera toujours par cet attachement unique au Christ présent maintenant, à l'image de ce que Jean et André illustrent pour toujours. Et il ne pourra jamais être réduit à notre analyse et encore moins à un commentaire ou à une simple émotion. Malaise et lamentations sont signes de ces réductions. L'alternative au malaise et aux lamentations est la vie en tant que mémoire. « Vivre c'est la mémoire de moi ! ». Et pour cette raison don Giussani nous pousse : « Pour cette lutte quotidienne contre la logique du pouvoir, pour cette victoire quotidienne sur l'apparence et l'éphémère, pour affirmer cette présence constitutive des choses dans leur destin qui est le Christ, quel mouvement personnel est nécessaire ! C'est la revanche de la personne sur l'aliénation du pouvoir. Quel mouvement personnel ! »²⁵. Ce mouvement personnel c'est la conversion.

Mes amis, nous devons décider ce que nous ferons quand nous serons grands : continuer à nous contenter du « second choix », comme l'a dit le pape aux jeunes Anglais (l'argent, la carrière, etc.), en continuant à nous laisser aller, ►►

» sans jamais prendre sérieusement position devant le Christ, ou décider de Lui appartenir. Pour beaucoup d'entre nous le problème est que nous sommes déjà grands et que le temps se fait bref. C'est pourquoi, en ce début d'année, je vous souhaite de décider, de demander, de mendier de Lui appartenir, de céder à son attirance... C'est ainsi que nous pourrions voir se produire en nous la défaite du relativisme. Il suffit de ne se contenter de rien qui soit moins que Lui, comme nous le montre le dixième lépreux. Dieu merci, il y a toujours plus de gens parmi nous qui ne se contentent plus de la guérison ni de la belle compagnie des neuf autres et qui, comme le dixième, désirent vraiment le Christ. La vraie compagnie est faite de « dixièmes lépreux », de personnes comme le dixième lépreux. Voilà quelle est notre responsabilité, cela dépend de nous. En ce sens, le travail personnel et la responsabilité pour les autres coïncident. Pour cette raison, la phrase de don Giussani, « La responsabilité est la conversion du moi à l'événement présent » fait la synthèse de ce qui nous attend. Nous ne pouvons pas contribuer à la victoire sur le relativisme si nous ne faisons pas, les premiers, ce parcours. Si nous nous soutenons pour cela, nous pouvons devenir une présence, une diversité dans la société, montrant la vérité de ce que le pape dit et témoigne. Chacun de nous doit être bien conscient de sa responsabilité devant Dieu, du travail que nous sommes appelés à faire, pour pouvoir témoigner dans tout milieu où nous nous trouvons. Comme en témoigne ce prisonnier de Naples : « En me regardant aujourd'hui, je suis conscient qu'en me libérant des stéréotypes et des cages sociales et culturelles on entre dans une réalité nouvelle. Cette beauté est absolument unique ».

HOMÉLIE DU PÈRE JULIÁN CARRÓN À LA MESSE

Le geste que nous célébrons est le signe le plus simple que le christianisme est un événement et non pas une idéologie ; on voit combien l'idéologie nous envahit ou nous marque au fait que nous pensons souvent que ce geste est un ajout à ce qui est plus important c'est-à-dire la parole. Au contraire, l'Église défie constamment notre réduction du christianisme en nous invitant à participer à un événement, à l'événement de sa présence maintenant dans ce geste eucharistique. Par ce geste, la Parole nous est proposée à nouveau, maintenant, avec toute sa puissance à l'intérieur de l'événement de sa présence lors de la transsubstantiation. Ce n'est pas de l'idéologie, c'est un événement. C'est à l'intérieur de cet événement que nous pouvons comprendre toute la portée, tout notre rappel à la conversion. Le Christ, présent au milieu de nous, notre contemporain, nous appelle à la conversion à travers les lectures (*Am* 6, 1. 4-7 et *Tm* 6, 11-16) que nous venons d'entendre et qui nous disent quelle est la portée de l'appel à la conversion.

Nous pouvons être ici – comme disait le prophète Amos – distraits et sûrs de nous, sans vraiment comprendre que le problème le plus important de tous c'est le rapport de la vie avec le Mystère. Comme l'homme de la parabole qui vivait dans la distraction, absorbé par d'autres choses, mais il y a Quelqu'un qui nous appelle : « Essaie d'atteindre la vie éternelle » car voilà la question, comme nous le rappelle souvent le Mystère. Mais il nous arrive la même chose qu'à l'homme riche de l'Évangile (*Lc* 16, 19-31) qui, à peine arrivé sur l'autre rive où il se rend compte de la vérité, de la portée éternelle de la vie, se hâte soudain d'aider ceux qu'il aime bien, sa famille ; et que demande-t-il ? « Je te prie d'envoyer Lazare à la maison de mon père, car j'ai cinq frères. Qu'il les mette en garde sévèrement pour qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourments ». Mais Abraham répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes ». Et lui : « Mais non, cela est évident pour eux ; si par contre quelqu'un ressuscite, peut-être ils l'écouteront ». Abraham répondit : « S'ils n'écourent pas Moïse et les Prophètes, ils ne se laisseront pas non plus persuader par un revenant ».



1. Luigi GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan, 2006, p. 129.
2. « Vivere è la memoria di Me », Assemblée internationale des responsables de CL, suppl. de *Tracce*, n. 8, septembre 2010, p. 52.
3. Julián CARRÓN, « Vivere è la memoria di Me », *op. cit.*, pp. 8-9.
4. BENOÎT XVI, Veillée de prière pour la béatification du cardinal John Henry Newman, Londres, 18 septembre 2010.
5. BENOÎT XVI, Audience générale, Rome, le 22 septembre 2010.
6. BENOÎT XVI, Veillée de prière pour la béatification du cardinal John Henry Newman, Londres, 18 septembre 2010.
7. BENOÎT XVI, Audience générale, Rome, le 22 septembre 2010.
8. Claudio CHIEFFO, « L'uomo cattivo », *Il libro dei canti*, Jaca Book, Milan, 1976, p. 291.
9. Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro*, 1986-1987, Bur, Milan, 2010, p. 42.
10. « I Wonder », *Canti*, Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 283.
11. Titre de la chanson de Aldo et Giorgio ROSCIO, Alberto et Giuseppe AGAPE, *Canti*, *op. cit.*, pp. 206-207.
12. BENOÎT XVI, Audience générale, Rome, le 22 septembre 2010.
13. *The Telegraph*, 17 septembre 2010.
14. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*. In *cammino*, Marietti, Genève, 1999, p. 109.
15. Luigi GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris, 2008, pp. 137-200.
16. Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes 1885-1887*, in *Ceuvres philosophiques complètes*, vol. 13, Gallimard, Paris, 1976.
17. Luigi GIUSSANI, *Uomini senza patria 1982-1983*, Bur, Milan, 2008, p. 277.
18. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*. In *cammino*, *op. cit.*, p. 112.
19. *Ibidem*, pp. 112-113.
20. *Ibidem*, p. 114.
21. *Ibidem*, pp. 116-117.
22. Luigi GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ? op. cit.*, p. 263.
23. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*. In *cammino*, *op. cit.*, p. 111.
24. Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro*, *op. cit.*, p. 47.
25. *Ibidem*, p. 194.